

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dans les bras du plaisir... de lire

Beaux Draps de Jean-Marie Poupart, Montréal, Boréal, 1987,
395 p., 19,95\$.

Régis Normandeau

Number 48, Winter 1987–1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Normandeau, R. (1987). Review of [Dans les bras du plaisir... de lire / *Beaux Draps* de Jean-Marie Poupart, Montréal, Boréal, 1987, 395 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (48), 57–58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

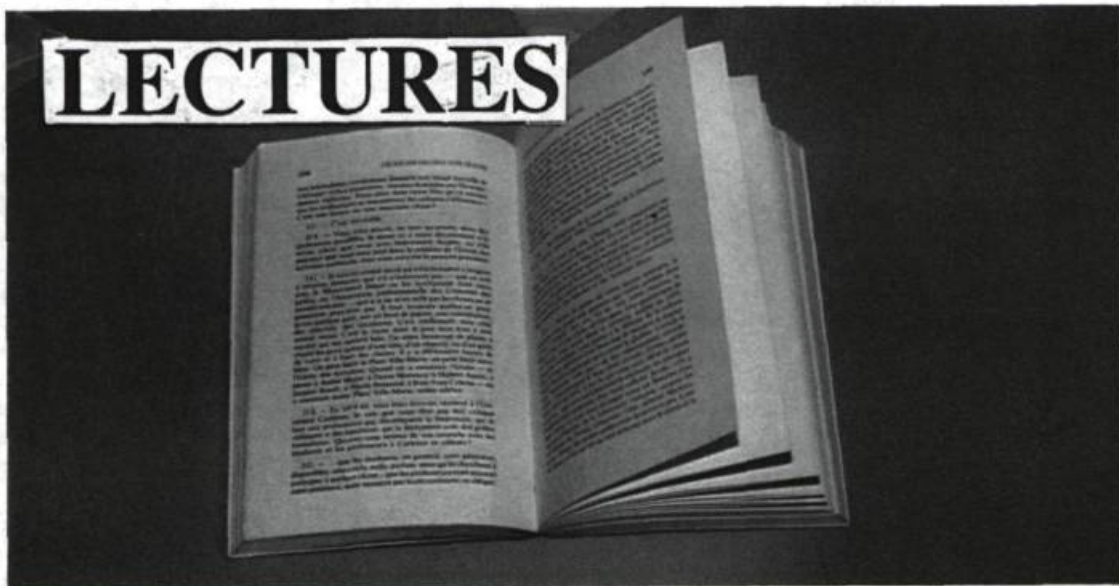
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LECTURES

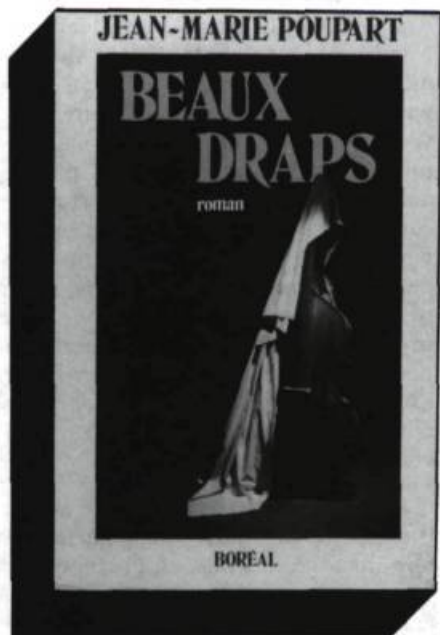


DANS LES BRAS DU PLAISIR... DE LIRE

Beaux Draps de Jean-Marie Poupard, Montréal, Boréal, 1987, 395 p., 19,95\$.

Il y a des romans qui ont à la fois la chaleur d'un bon cognac et la légèreté d'un rire d'enfant. *Beaux Draps* de Jean-Marie Poupard est de ceux-là, tant il est riche en inventions et en virtuosités, tant il est simplement beau.

Imaginez, pour commencer, une intrigue très singulière: René Faille, un écrivain très quelconque, divorcé, obèse, a une propension au suicide qui remonte à sa plus tendre enfance: «[...] vous qui, bébé au berceau, songiez déjà à vous enlever la vie» (p. 323). Il écrit pour la télévision une dramatique qui doit lui rapporter l'argent nécessaire pour aller se suicider dans le Sud; car il ne veut pas d'une disparition banale qui le fonderait dans la masse moyenne des autres suicidés: «À quarante ans, le suicide, c'est sérieux, c'est mûri et cela l'ennuie beaucoup d'envisager que l'on pourra considérer le sien sur le même



ped que celui de n'importe quel jeunot ayant agi sur un coup de tête [...]» (p. 97). Non. Son acte doit faire jaser le milieu littéraire... et mousser quelque peu, à titre posthume, la vente de ses livres. Entre-temps, entrent en scène deux lesbiennes qui ont décidé d'avoir un enfant. Faille est le géniteur sur le-

quel elles ont jeté leur dévolu; après hésitation, il finit par accepter cette singulière proposition.

Voilà les éléments d'un livre peu banal, non seulement dans l'histoire, mais également dans la narration: le récit se promène allègrement du *il*, au *je*, au *vous*. Et tous ces pronoms désignent, à tour de rôle, René Faille: «Toujours est-il que Faille reste fier du ton de son papier sur *les Girafes s'embrassent-elles dans le cou?*» (p. 162); «Impossible donc de vous tuer avant samedi en huit» (p. 316); «L'alcool me rend parfois chaleureux à outrance...» (p. 13).

Mais quelquefois, aussi, le *je* est celui du narrateur omniscient qui intervient: «(Dans un autre contexte narratif, disons qu'il m'aurait fallu essayer de faire prendre à l'histoire de Faille une des tournures ouvertement souhaitées par les lecteurs)» (p. 236). Ce jeu des pronoms est assez fascinant. À mesure qu'on avance vers la fin, c'est le *vous* qui prend de plus en plus d'espace.

La Voix du coryphée

Jean-Marie Poupart joue également de belle façon avec les mots, en forgeant certains que ne dédaignerait pas Sol: kilopages (p. 108), Mohicannibales (p. 152), Zorrobin des Bois (p. 165), crocodirecteur (p. 304), diétoutoune (p. 338). Cette maîtrise de la langue nous donne aussi une phrase figolée, jamais lourde, à la fois retenue et débridée, qui coule de source, tel cet extrait que j'aime particulièrement: «Le ciel s'obscurcit de plus en plus, la pluie commence à tomber à gros bouillons: c'est le bon Dieu qui postillonne en répétant le discours qu'il va prononcer lors du Jugement dernier» (p. 237). Voilà qui nous replonge dans les élucubrations de notre enfance!

Bien sûr, avec un écrivain comme héros, et avec une plume joyeusement acidulée, Poupart n'allait pas rater l'occasion de se payer une satire du milieu littéraire qu'il connaît bien, avec sa faune d'écrivains, d'écrivassiers et de critiques de tous acabits. Tout ceci, avec finesse et lucidité: après tout, c'est de son monde qu'il s'agit; René Faille, c'est un peu beaucoup lui. D'ailleurs, tout au long du récit, on sent la présence du critique de cinéma et du chroniqueur littéraire qu'est Poupart à travers les nombreuses références filmiques (Hitchcock, Eisenstein, etc.) et livresques (Queneau, Proust, etc.) qu'il saupoudre ici et là. Ces citations ne sont jamais gratuites et ne visent pas à étaler un savoir; elles sont finement amenées, judicieusement intégrées au texte.

Beaux Draps est l'un des bons romans québécois que j'aie lus. Il est rassurant de constater que notre littérature possède autant de vigueur et d'inventivité. La maîtrise de l'écriture laisse présager d'autres productions semblables de la part de Poupart. Espérons qu'il ne nous fera pas trop attendre.

Et la suite de l'histoire peu banale de René Faille? Ne vous privez surtout pas du plaisir de la découverte. □

Régis Normandeau



La Danse de l'amante de Madeleine Ouellette-Michalska, Montréal, La pleine lune, 1987, 64 p., 9,95\$.

Avant de lire ce texte, j'ai fait un long détour du côté des essais, des romans et des poèmes de Madeleine Ouellette-Michalska. Pour le plaisir tout simplement. Comme un goût de me plonger paresseusement dans une écriture nouvelle, nouvelle pour moi. Partout, une prose élégante, raffinée, belle, pleine, tantôt sereine et sage, tantôt violente comme le feu qui couve sous la braise, tantôt encore sous le signe d'un humour percutant. Entre toutes les lignes, une profonde inquiétude face à la vie, aux mythes, à la mort, à la survivance d'un peuple, face à l'angoisse du temps, de l'histoire, face à l'amour/désamour d'hommes et de femmes d'ici. Par-delà les générations.

Détour heureux. Bonheurs de la découverte. Pour en venir lentement, en toute lucidité, à *La Danse de l'amante*, une dramatique composée de brefs échanges entre la mère et le fils / la mère et la fille ponctués de dialogues entre l'homme et l'amante. Au centre du texte, la voix du coryphée se lève, celle de l'amante: en sourdine, en écho, en accord, refaisant les liens, renouant les paroles; en désaccord aussi, recréant les mémoires, inversant les désirs. De la mère à l'enfant, les re/commencements, le désir premier, une montée de sève du sein à la bouche, le

bonheur d'être... ensemble, le sens du langage, la passion. Entre la mère et l'homme, une absence, une coupure, un détachement, un rejet presque, un deuil. D'où cette nécessité de la ré/conciliation, du retour à l'origine. Quête de la mère, de la source. Tentative désespérée de l'homme, pas tout à fait vaine, de se donner une fin, un aboutissement, un but, une raison, un bonheur d'être, une identité, une reconnaissance. «Je la voulais, elle, dit l'homme, en moi un bref instant pour savoir qui j'avais été. Qui j'étais. Qui j'avais pu être.» (p. 35). Retrouver la mère pour sentir le poids de son corps sur la poitrine chaude, pour se dire, se remémorer, se nommer l'amour comme en ces mots: «Rassure-toi. Il n'y a jamais d'amour sans désir. L'impossible est la loi de la maternité. J'ai traversé des frontières, je n'en ai levé aucune. Quand il n'y a que du corps, quand il n'y a pas de langage, pas de direction donnée par les mots, il faut encore plus d'amour.» (p. 47)

L'amour d'un fils, d'une fille, d'une mère, qui se raconte à demi-mot, le soir à la veilleuse. Hors mère. Les mères oublient. Seuls les gestes demeurent, redonnés en échange d'un homme et d'une femme qui dansent en dehors du cercle maternel, en marge de / à la limite de, et pourtant à l'intérieur du cycle de la vie et de la mort. Toute mère, toute femme sans doute, sait la terreur d'une naissance. «Le commencement de la vie, c'est tout près de la mort» (p. 39). Nous dit le beau texte de Madeleine Ouellette-Michalska, pour reprendre les mots de Chantal Chawaf dans la postface du livre. □

Claudine Potvin